DIALOGUE
ENTRE LULLI,
RAMEAU ET ORPHÉE,
DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

2

DIALOGUE
ENTRE LULLI,
RAMEAU ET ORPHÉE,
DANS LES CHAMPS ÉLISÉES,

PAR M. M***.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
HORACE, Art poétique.



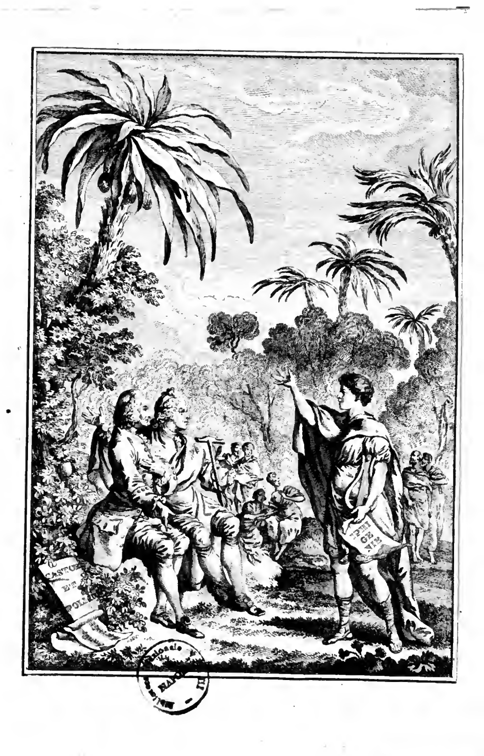
A AMSTERDAM;
Et se vend A PARIS,
Chez STOUPE, Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

EXPLICATION DE L'ESTAMPE.

CETTE Eſtampe repréſente les Champs Éliſées : on voit d'un côté Lulli & Rameau aſſis à côté l'un de l'autre ; Orphée eſt debout devant eux, tenant ſa Lyre ſous ſon bras, & à la main l'Opéra d'Iphigénie. Lulli & Rameau, que le Graveur a eu l'art de rendre au naturel, paroiſſent témoigner leur ſurpriſe aux diſcours d'Orphée : on voit à leurs pieds, un peu ſur le côté, des rouleaux de Muſique par leſquels on a voulu déſigner les divers Ouvrages de ces Auteurs : dans le lointain on apperçoit pluſieurs perſonnes qui ſont comme enchantées par les ſons qu'Orphée a tirés de ſa Lyre : des arbres particuliers aux Champs Éliſées forment une perſpective gracieuſe.


CASTO
ET
POLL



AVERTISSEMENT.

LA ſenſation extraordinaire que la Muſique de M. le Chevalier Gluck a faite dans cette Capitale, dès le moment qu'on a joué ſes Opéra d'Iphigénie & d'Orphée; la révolution qu'elle ſemble devoir introduire dans le goût de la Nation, ont donné lieu à ce Dialogue.

Quoique les ſentimens ſur le mérite de ces Opéra aient été partagés, il eſt conſtant que les vrais Amateurs, c'eſt-à-dire ce petit nombre de juges éclairés, capables d'apprécier toutes les beautés de cette Muſique ſublime, lui ont rendu la juſtice la plus éclatante : le ſuffrage ſeul de ce Ci-

toyen * illuſtre dont l'Europe entiere admire les talens, devroit ſuffire pour aſſurer le triomphe de M. le Chevalier Gluck ; & il n'eſt pas douteux que ſon exemple n'entraîne bientôt celui de la multitude.

Nous tenons encore à une foule de préjugés : le plus ridicule pour la Nation ſeroit de penſer que notre Muſique doit jouir de la préférence ſur celle d'Italie ou d'Allemagne. Je ne dirai point, comme on l'a déjà prétendu, que nous n'avons point de Muſique ; le reproche, pour être trop général, n'eſt point fondé : mais en célébrant les talens de Lulli & de Rameau, en convenant qu'ils ont produit chacun dans leur genre des effets ſouvent

* M. *J. J. Rouſſeau.*

admirables, je ſoutiendrai en même tems qu'ils n'ont pas été auſſi loin qu'ils auroient pu le faire : il ſeroit aiſé de le prouver en faiſant la comparaiſon des différentes beautés de leurs Ouvrages avec celles de M. le Chevalier Gluck ; & on conviendroit ſans peine que cette aſſertion n'eſt point haſardée : elle pourra le paroître aux yeux des enthouſiaſtes du mérite de Rameau ; mais cette idée, qui n'eſt encore qu'un ſimple projet, pourra devenir un jour la matiere d'un Ouvrage intéreſſant. En nous attachant à la plus exacte impartialité, nous tâcherons de faire convenir les adverſaires de M. le Chevalier Gluck, de ſa ſupériorité ſur Lulli & ſur Rameau.

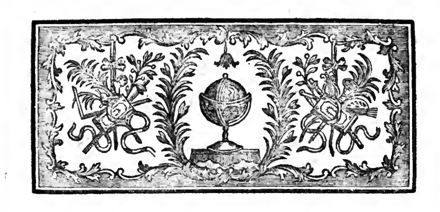
Les admirateurs de ces deux Compositeurs célebres ne manqueront pas de crier au blaſphême ; ils diront que la choſe eſt impoſſible ; que la réputation de Rameau ſur-tout ne ſouffrira jamais la moindre atteinte, & qu'il ſera toujours regardé comme l'Orphée de l'Europe. Mais des paroles ne ſont pas des raiſons ; & tant qu'on n'emploiera point d'autres défenſes, la victoire reſtera à M. le Chevalier Gluck : nous ne prétendons pas au ſurplus la lui attribuer ſans fondement ; nous aimons à le répéter, une juſte appréciation des beautés de ces Auteurs nous ſervira de balance dans le jugement que nous en porterons. En attendant que M. le Chevalier Gluck ſe faſſe connoître par

d'autres Ouvrages dignes de l'immortalité, jouiſſons de ce qu'il a déja fait pour la gloire de notre Langue : c'eſt beaucoup ſans doute pour ſa gloire particuliere ; mais ce n'eſt pas aſſez pour nos plaiſirs & pour nos goûts, ni pour répondre à ce tribut d'admiration éclairée dont la Capitale paie ſes talens.

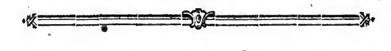
Pénétré des bontés de cette grande Reine qui enchaîne tous les cœurs par ſes qualités éminentes, il tâchera de lui témoigner ſa reconnoiſſance par de nouveaux traits de génie ; & nous pouvons l'aſſurer, qu'à meſure qu'il multipliera ſes Chefs-d'œuvre, le nombre de ſes Admirateurs deviendra plus conſidérable, ou pour mieux dire, chacun, frappé

de l'éclat de ſon mérite, s'empreſſera de confirmer le jugement qu'Orphée porte dans ce Dialogue de ce ſublime Compoſiteur.





DIALOGUE
ENTRE LULLI,
RAMEAU ET ORPHÉE,
DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.



LULLI.

NE vous lafferez-vous point, Monfieur Rameau, de me parler toujours de vos Opéra ? j'en connois tout le mérite; mais de grace rendez plus de juftice au genre de Mufique que j'ai créé, & ayez égard au fiecle où j'ai vécu.

RAMEAU.

Vous méritez ſans doute la premiere place à côté des hommes célebres qui ont immortaliſé le ſiecle de Louis XIV : je conviens que votre génie a retiré la Muſique du néant où elle étoit plongée en France, & que cette Nation galante & belliqueuſe doit vous regarder comme le fondateur de la Scène lyrique ; mais avouez que vous n'avez pas ſu employer tous les effets dont votre Art étoit ſuſceptible.

LULLI.

Qu'entendez-vous par ces effets ?

RAMEAU.

Je veux dire que vous ne connoiſſiez pas ſi bien que moi toute la force de l'harmonie, & que vous vous êtes trop aſſujetti à la ſimplicité d'une déclamation mélodieuſe.

LULLI.

Eh, Monſieur, dépouillez-vous de cette prévention ; j'ai lu votre Traité d'Harmonie, & il m'a paru auſſi difficile à comprendre qu'un problême de Géométrie : quoi qu'il en ſoit, jettez les yeux ſur le plus foible de mes Ouvrages, & vous verrez que c'eſt

à moi que vous devez la plus grande partie de vos connoiſſances : je vous ai ſervi de guide dans la carriere du Théâtre ; & la ſimplicité que vous reprochez à ma déclamation, eſt le plus grand éloge que vous puiſſiez me donner. La Muſique doit peindre toutes les paſſions : il faut qu'elle exprime les vives ſenſations de l'ame, les douces agitations du cœur, & elle doit porter dans les eſprits toutes les impreſſions de la terreur ou de la pitié.

RAMEAU.

Voilà ce que j'ai démontré : plus on atteint la perfection de l'art, plus on approche de la Nature.

LULLI.

On s'en écarte ſouvent en voulant l'imiter, & nous en avons donné des preuves plus d'une fois : je vous en citerois des exemples, ſi je ne craignois de bleſſer votre amour-propre : je me contenterai de vous dire que ſi vous avez eu ſur moi quelque ſupériorité, c'eſt peut-être dans la compoſition de votre Muſique des Ballets, puiſque la plus grande partie des Nations étrangeres l'a adoptée.

RAMEAU.

Il eſt vrai que tous ceux que je rencontre ici m'en

parlent toujours avec enthousiasme; & certainement les François me doivent une éternelle reconnoissance d'avoir employé mon génie à la perfection d'un Art où ils excellent.

LULLI.

Je crois que vos airs de danse sont inimitables: cependant j'ai oui dire que vos Opéra ne furent pas universellement applaudis. N'étoit-ce point un Ballet héroïque qui s'opposa au succès de votre Zoroastre?

RAMEAU.

Oui: les paroles de ce Poëme firent le plus grand tort à ma Musique; & tout à coup le Carnaval du Parnasse parut au jour & la fit échouer. Croiriez-vous que la Ville de Paris fit des dépenses prodigieuses pour soutenir la magnificence de ce nouveau Spectacle?

LULLI.

C'étoit donc un Chef-d'œuvre.

RAMEAU.

Je n'en déciderai point; mais on le trouva tel alors.

LULLI.

Pour moi, je n'en ai jamais oui parler, & pareil événement ne m'est jamais arrivé.

RAMEAU.

Vous avez été plus heureux que moi : comme Créateur de la Musique françaiſe, vous n'aviez point d'obſtacles à vaincre ni de rivaux à redouter : malgré cela je n'ai point à me plaindre de ce léger outrage, puiſqu'il ne ſervit qu'à augmenter mes triomphes : le temps deſſilla les yeux du Public ébloui par cette nouveauté, & mes Contemporains rendirent juſtice à mes talens : enfin toute la France me déféra le ſceptre de la Scène lyrique.

LULLI.

C'eſt avec raiſon que vous avez fait éclipſer une partie de ma célébrité ; mais puiſque vous n'êtes plus ſuſceptible de prévention ou d'entêtement, convenez que le jugement qu'on porte d'ordinaire ſur tous les Ouvrages de Muſique, dépend preſque toujours de la mode ou de l'opinion ?

RAMEAU.

Je ne ſuis point de votre avis, & je ſoutiens qu'il

n'appartient qu'aux grands Génies de produire des grandes révolutions. Il eſt vrai que les beautés qui frappent vivement certaines perſonnes, n'excitent ſouvent dans les autres aucune ſenſation; tout dépend de la maniere de voir les objets: mais peu à peu les eſprits s'éclairent, les oreilles s'accoutument à la ſublime mélodie, & le tems entraîne & fixe le goût de la multitude. Vous ne ferez pas difficulté d'être du ſentiment de M. de Fontenelle, quand il parle ainſi dans ſon Livre de la pluralité des Mondes. (Ceci peut avoir quelque rapport à notre ſujet.)
« Toute la Philoſophie, dit-il, n'eſt fondée que ſur » deux choſes; ſur ce qu'on a l'eſprit curieux & les » yeux mauvais: car ſi vous aviez les yeux meil» leurs que vous ne les avez, vous verriez bien, » par exemple, ſi ce ſont des Mondes que les étoi» les, ou ſi elles ne ſont pas des Mondes. Et ſi d'un » autre côté vous étiez moins curieux, vous ne vous » ſoucieriez pas de le ſavoir. Mais on veut ſavoir plus » qu'on ne voit, & c'eſt-là la difficulté: encore ſi ce » qu'on voit on le voyoit bien, ce ſeroit toujours au» tant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il » n'eſt. Ainſi les vrais Philoſophes paſſent leur vie à » ne point croire ce qu'ils voient, & à tâcher de de» viner ce qu'ils ne voient point; & cette condition » n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier: ſur cela

» je

» je me figure toujours que la Nature est un grand
» Spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra : du
» lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas
» les Théâtres tout-à-fait comme ils sont : on les a
» disposés pour faire de loin un effet agréable, & on
» cache à votre vue des roues & des contre-poids
» qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassez-vous
» guere de deviner comment tout
» cela joue. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste
» caché dans le Parterre qui s'inquiete d'un vol
» qui lui aura paru extraordinaire, & qui veut absolument
» démêler comment ce vol a été exécuté.
» Vous voyez bien que ce Machiniste-là est assez
» fait comme les Philosophes. Mais ce qui, à l'égard
» des Philosophes, augmente la difficulté, c'est que
» dans les machines que la Nature présente à nos
» yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées ;
» & elles le sont si bien, qu'on a été long-temps à
» deviner ce qui causoit le mouvement de l'Univers ;
» car représentez-vous tous les Sages à l'Opéra, ces
» Pythagores, ces Platons, ces Aristotes, & tous
» ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit
» dans nos oreilles : supposons qu'ils voient le vol
» de Phaéton que les vents enlevent, qu'ils ne puissent
» découvrir les cordes, & qu'ils ne sachent point
» comment le derriere du Théâtre est disposé : l'un

» dira que c'est une vertu secrete qui enleve Phaé-
» ton; l'autre, Phaéton est composé de certains nom-
» bres qui le font monter; l'autre, Phaéton a une
» certaine amitié pour le haut du Théâtre, il n'est
» point à son aise quand il n'y est pas; l'autre, Phaé-
» ton n'étoit pas fait pour voler, mais il aime mieux
» voler que de laisser le haut du Théâtre vuide; &
» cent autres rêveries. A la fin Descartes & quel-
» ques autres modernes viennent, qui disent: Phaé-
» ton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, &
» qu'un poids plus pesant que lui descend; ainsi on
» ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est poussé
» par un autre corps, & en quelque façon tiré par
» des cordes ». — Voilà de même comme on fait tous les jours de nouvelles découvertes dans la Musique.

LULLI.

On ne sauroit discourir plus agréablement sur une matiere aussi sérieuse: mais pour revenir à notre objet, dites-moi si les Ouvrages des Musiciens qui ont paru après moi, furent reçus favorablement du Public?

RAMEAU.

Ils eurent beaucoup de peine à être goûtés; & les plus célebres Compositeurs qui vous ont succédé

ont souvent frémi d'oser travailler pour le Théâtre, tant ils étoient persuadés qu'il étoit difficile de plaire au Public après vous.

LULLI.

A la vérité l'entreprise étoit dangereuse.

RAMEAU.

J'en ai connu un qui, après avoir commencé un Opéra, abandonna son Ouvrage, parce qu'il trouva un soir sur sa table ces Vers, sans qu'il ait jamais pu savoir qui les y avoit mis; & moi même j'en ignore l'Auteur.

Qui pourroit, sans montrer un esprit impoli,
Refuser son hommage aux Mânes de Lulli?
Le dirai-je? En donnant merveille sur merveille;
Il a trop aux beautés accoutumé l'oreille:
Modele inimitable, il jette dans l'ennui
De voir rien qu'on puisse admirer comme lui.

LULLI.

L'hyperbole est un peu exagérée; cependant je ne puis me refuser au plaisir de croire que j'ai eu dans mon Art autant de gloire que ce fameux Lysandre de Scycione, qui enseigna le premier le moyen de joindre la voix aux sons des instrumens,

C'eſt moi qui ai fixé la maniere de chanter ſur la Scene françaiſe, & je doute fort qu'on puiſſe mieux exprimer que je l'ai fait le ſens des paroles, ni mieux en faire ſentir les beautés.

RAMEAU.

Cela n'eſt pas étonnant : le plus élégant Poëte de de votre ſiecle vous fourniſſoit des Vers ſublimes, &, dans ſes divines Allégories, il rendoit hommage au plus grand Roi du monde, qui, jaloux de protéger les Arts, mettoit toute ſa gloire à les récompenſer : comment ne pas exprimer en muſique tous les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance dont vous étiez pénétré ?

LULLI.

Quinault rendoit juſtice à Louis XIV ; & ſes louanges, quoique ſouvent trop outrées, ne paroiſſoient point fades aux yeux des plus ſéveres cenſeurs de la Cour : elles caractériſoient trop bien l'ame bienfaiſante du jeune Héros, qui fixoit les regards de l'Europe entiere.

RAMEAU.

N'importe : je le regarderai toujours comme le plus ingénieux & le plus adroit des Flatteurs de ce grand Monarque.

LULLI.

Eh quoi ! ne ſçauroit-on donner des éloges ſans être accuſé de flatterie ? Les Rois ſeroient bien à plaindre s'ils n'étoient loués que par des flatteurs. Voici ce que dit Lucien à ce ſujet. « Les » flatteurs ſont pires que ceux qui flattent, & ſont » cauſe, par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'in- » ſolence des autres. Ce ſont eux qui corrompent » leur modeſtie par l'admiration de leur grandeur » & par la louange de leurs richeſſes ; au lieu » que s'ils vouloient renoncer d'un commun ac- » cord à cette ſervitude volontaire, les Grands leur » viendroient faire la cour eux-mêmes, & les » prieroient de contempler leur félicité, de peur » qu'elle ne leur fût inutile. A quoi ſerviroient » tant de mets ſuperflus, s'il n'y avoit perſonne » pour en goûter, vu que ſouvent ils n'en goû- » tent pas eux-mêmes, & que l'abondance en- » gendre le dégoût ? A quoi ſerviroient leurs ma- » gnifiques meubles & leurs ſuperbes Palais, ſi » perſonne ne venoit les voir ? car ces choſes ne » ſont pas ſi conſidérables par elles-mêmes que » par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on » a d'être heureux en les poſſédant. Il faudroit » donc, pour rabaiſſer leur orgueil, oppoſer le

» mépris à leur vanité, au lieu de les enorgueil-
» lir comme on fait par des fausses louanges ».

RAMEAU.

C'eſt une vérité inconteſtable.... Mais je crois entendre le ſon d'une Lyre....

LULLI.

J'entends une voix mélodieuſe!

RAMEAU.

Quelle Divinité a pu deſcendre dans les Champs Éliſées? Seroit-ce Mercure, ou Apollon?

LULLI.

J'apperçois quelqu'un à travers ces palmiers.

RAMEAU.

Et moi j'entends appeller le nom d'Euridice.

LULLI.

C'eſt Orphée! Qui peut le faire revenir dans ces lieux?

RAMEAU.

Il s'approche de nous; interrogeons-le.

LULLI.

Divin Orphée, quel événement vous ramene dans ce séjour ?

ORPHÉE.

Je ne suis point ce fameux Orphée de Thrace qui étoit Musicien, Poëte & Législateur; je suis encore moins ce sublime Orphée que votre frere * fit paroître à la Cour avec tant de succès; vous ne voyez en moi que l'image de mes prédécesseurs; je ne dois mes talens qu'au Cygne de la Germanie: c'est lui qui par son art m'a fait pénétrer jusqu'ici.

RAMEAU.

Quel est donc ce Cygne de la Germanie ?

ORPHÉE.

C'est un des plus célebres Musiciens de l'Europe.

RAMEAU.

Et comment se nomme-t-il ?

* *Tragédie de du Boullai & de Louis Lulli.*

ORPHÉE.

Chriſtophe Gluck.

RAMEAU.

Voilà un nom qui eſt en effet bien tudeſque.

ORPHÉE.

Eh, qu'importe le nom ! il n'a rien de commun avec ſon mérite ; il n'en eſt pas moins recommandable. Le génie eſt de toutes les Nations, & le vrai Sage eſt Coſmopolite.

LULLI.

Mais quel Pays a donné la naiſſance à cet habile Muſicien ?

ORPHÉE.

Il eſt né en Allemagne, & fait ſa réſidence à Vienne en Autriche. Un Amateur * des Beaux-Arts l'a attiré en France ; & c'eſt à Paris où il a développé toute l'étendue de ſes lumieres. Enfin la plus aimable Reine du monde, qui joint aux graces de la perſonne toute la délicateſſe de l'eſ-

* *M le Bailli du Roulet.*

prit, qui d'un ſeul regard captive tous les cœurs, & dont l'ame généreuſe ſçait apprécier & récompenſer le mérite, l'a fixé auprès d'elle, en le comblant de ſa faveur & de ſes bienfaits.

RAMEAU.

Quel eſt donc l'Opéra qu'il a fait repréſenter à Paris?

ORPHÉE.

C'eſt l'Iphigénie de Racine.

RAMEAU.

Cela me paroît impoſſible. Une Tragédie de Racine en Muſique doit être inſupportable & faire périr d'ennui.

ORPHÉE.

Vous êtes dans l'erreur. Par le ſecours de l'art on a ſçu la rendre plus intéreſſante, & voici par quel moyen. Un Poëte moderne en a élagué les Scenes ſuperflues & en a reſſerré l'action, & le Muſicien ingénieux, en y jetant plus de force & de chaleur, en a augmenté l'intérêt ſans en affoiblir les beautés: en un mot, cet Opéra a réuni tous les ſuffrages, & il n'a eu que les ignorans contre lui.

LULLI.

Il eſt vrai qu'une marque infaillible pour reconnoître un homme de grand mérite, c'eſt que tous les ignorans ſe liguent contre lui.

ORPHÉE.

J'ai la partition avec moi, vous pouvez en juger ſi vous le deſirez.

RAMEAU.

Oh! je ſuis curieux de la parcourir.

LULLI.

Et moi auſſi.

ORPHÉE.

Meſſieurs, je l'abandonne à votre critique.

RAMEAU.

Voilà une ouverture bien pittoreſque, & qui doit produire un merveilleux effet.

LULLI.

Mais que vois-je! il a mis tous ſes Chœurs en action; ce n'eſt pas l'uſage, & c'eſt contre les regles du Théâtre.

ORPHÉE.

Cela peut être, mais vous sçavez que le génie ne se prescrit aucunes bornes; d'ailleurs, il s'est conformé à l'usage des Anciens.

LULLI.

Je soutiens qu'il a eu tort, & que cette innovation est ridicule.

ORPHÉE.

Je crois qu'il est encore bien plus ridicule de ranger un Peuple sur la Scene, comme des termes, lorsque l'action exige qu'il soit dans le plus grand désordre : doit-il paroître inanimé, lorsqu'il s'agit de célébrer une fête ou de présider à un sacrifice? Permettez-moi de remonter à l'origine des Chœurs, & de vous démontrer combien les Grecs les rendoient intéressants sur leur Scene.

RAMEAU.

Vous nous ferez plaisir.

ORPHÉE.

Le Chœur, dans le commencement de la Tragédie, étoit une assemblée de gens qui chantoient,

en danſant, une Hymne en l'honneur de Bacchus. Les Athéniens ayant introduit cette cérémonie dans leur rôle, la firent avec beaucoup d'appareil & de magnificence: il y avoit un Chœur de Muſique accompagné quelquefois de plus de cinquante perſonnes, & les danſes étoient réglées & figurées. Dans la ſuite, le Poëte Theſpis inventa les épiſodes vers l'an du monde 3530, introduiſant un Acteur qui récitoit quelque diſcours ſur un ſujet approchant de celui de la Tragédie, & paroiſſoit entre deux chants du Chœur, pour donner lieu aux Muſiciens & aux Danſeurs de ſe repoſer. Quelquefois le Chœur chantoit ſeul toute la Tragédie, & n'avoit aucun Acteur principal. Le perſonnage introduit par Theſpis fut nommé *Protagoniſte*, c'eſt-à-dire premier Acteur: celui d'Eſchile, *Deuteragoniſte*, ſecond Acteur; & celui de Sophocle, *Tritagoniſte*, troiſieme Acteur. Quand les Acteurs furent introduits, le Chœur étoit conſidéré comme un autre Acteur dont le Chef ſe nommoit *Coriphée*; & il étoit toujours mis en action.

LULLI.

C'eſt donc pour imiter les Anciens que l'Auteur d'Iphigénie a introduit cet uſage?

ORPHÉE.

Non certainement : c'eſt qu'il a trouvé que celui que vous aviez adopté étoit hors de la vraiſemblance.

RAMEAU.

Eſt-ce là tout ſon mérite ?

ORPHÉE.

Je n'ai pas le tems de m'entretenir avec vous ; parce qu'il faut que je cherche Euridice * ; mais continuez de parcourir cette partition, & vous verrez comment il a ſçu ſe rendre maître de la Scene par la ſupériorité de ſon génie, jointe à la force de l'expreſſion. Adieu.

LULLI.

Avant de nous quitter, dites-nous, mon cher Orphée, ſans rien diſſimuler, ce qu'on penſe de nous dans le monde, depuis le ſuccès de l'Opéra d'Iphigénie ?

ORPHÉE.

Je vais vous en faire part ingénuement, puiſque

* Alluſion à l'Opéra d'Orphée & Euridice de M. Gluck, repréſenté avec le plus grand ſuccès par l'Académie Royale de Muſique, le 2 Août 1774.

vous me le permettez. Toutes les perſonnes de goût diſent que M. Rameau a mis trop d'art dans ſon harmonie, & que vous n'en avez pas mis aſſez dans votre mélodie; au lieu que l'Auteur d'Iphigénie a ſçu réunir à vos ſublimes talens la fraîcheur du coloris, la variété des nuances & la vérité de l'expreſſion : en un mot, c'eſt par la perfection de l'art ſoumis à la nature qu'il a eu l'avantage de l'emporter ſur vous.

FIN.

Lu & approuvé, ce 28 Septembre 1774, CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 29 Septembre 1774.
LE NOIR.